

aussi l'étoile des vaillants colons dispersés dans les vagues rocheuses des régions du Saguenay. Tandis que les sommets à peine visibles dans la pénombre se répétaient les dernières paroles de ce vibrant cantique, après quelques familiers bonsoirs on se dispersa pour le retour.

Je regardai longtemps aller ces gens aux pieds alourdis par la fatigue, inconsciemment penchés en avant dans la marche, comme ils avaient fait tout le jour, par les pentes et les ravines, derrière la herse ou la charrue, ou dans les mille travaux de la ferme. Les vieux causaient des semailles commencées, de la température du lendemain, les mères s'enquéraient de l'état des voisines et de leurs enfants tandis que les enfants, ivres de cette exubérance qui faisait revivre les campagnes, couraient en criant dans le chemin, cueillant des violettes et chassant devant eux quelques génisses, attardées à brouter les premières pousses et les premiers brins d'herbe. Les jeunes gens et les jeunes filles avaient ralenti le pas et simulant la surprise de se trouver réunis, se saluaient par de tendres paroles, ils allaient derrière comptant les moments de cette intimité si vite troublée.

Que de charmantes idylles ont pris ainsi naissance, au retour de la prière du soir, quand les cœurs sont enchaînés par les fraîches senteurs du printemps et vibrent encore des derniers accents d'un pieux cantique !

Quand je songeai à revenir, les derniers éclats de voix s'éteignaient dans la campagne, la terre presque à notre insu s'était voilée des brumes du soir et dans le ciel teinté des dernières lueurs, de l'horizon brillait la clarté neuve des premières étoiles.

Quelle est douce au cœur la poésie de ces prières du mois de mai à la croix du chemin, quand le jour va s'éteindre, et ces accents pieux qui emportent avec eux les derniers chants et les derniers murmures ont un charme qui fait tressaillir.

Heureux paysans qui ne savez peut-être pas l'étendue de votre bonheur, gardez cette foi vive des aïeux et leur dévotion à la Croix du Chemin; c'est l'autel où vos cœurs isolés offrent l'encens le plus pure une fervente prière, un remerciement pour le jour qui finit, une demande pour un beau lendemain, une bénédiction sur vos travaux pénibles et quelquefois ingrats; c'est le temple qui a pour voûte l'azur empourpré des cieux et pour orgues, les mille voix de la campagne et les murmures de la forêt voisine.

Oui respectez-les toujours ces croix de bois, reliques du passé, ces croix taillées par la hache de nos pères, cette hache, amie de la croix du missionnaire, qui a fait battre en retraite la forêt sauvage et ses ombres malsaines; cette hache qui a dressé des autels au Dieu de miséricorde là où les indiens torturaient leurs victimes et s'abreuyaient de leur sang.

Que de longues veillées nos pères ont passé à façonner de leurs mains ces signes rédempteurs aux bras chargés d'instruments de supplice comme un arbre de ses fruits.

Relevez-les toujours quand le vent les renverse afin que leurs bras protecteurs étendent encore leur ombre bienfaisante sur nos campagnes; afin qu'elles protègent toujours le foyer rustique de ces colons au cœur robuste contre la folie qui trouble l'univers.

Je comprends maintenant que vous ne trouviez pas le pain trop dur, dans cet horizon sévère.

L'isolement n'est pas un malheur. Vous savez mieux que nous goûter la poésie de la grande nature, dans ces régions accidentées qui font les jambes, les bras et les cœurs solides comme les roses qui cachent le toit d'un voisin, encerclent vos champs et ornent l'horizon d'une dentelle bleue.

Les tempêtes passent sans ternir l'azur de vos lacs et sans troubler la paix de vos âmes.

Tant que vous saluerez en passant la croix de bois ternie par la neige et la pluie, tant que vous viendrez, après un long jour de labeur, remercier, demander, supplier au pied de ces reliques du passé les plus précieuses qu'ont laissées les aïeux, vous posséderez ce bonheur que tant envient et ne trouvent nulle part; parce qu'ils le cherchent ailleurs que dans la vie simple et parfumée par la foi robuste et les mœurs pures de nos ancêtres.

## QUELQUES LIVRES DU TERROIR

Les lecteurs de la *Revue Bleue*, de *La Vie* et *Des Nouvelles Littéraires* ne sont pas les seuls à jouir, chez les nôtres, du délice que nous offrent la poésie et les romans de notre ami d'Auvergne Henri Pourrat.

MM. Paul Gauthier, Marius-Ary LeBlond et Frédéric Lefèvre auront beau s'efforcer de répandre comme ils le méritent les beaux livres de cet Ambertois que Paris ne déracine pas, ils n'auront pas eu jusqu'à la joie de l'introduire dans notre pensée canadienne, si friande des choses de la vieille France.

Car les livres d'Henri Pourrat, *Gaspard des Montagnes*, *A la Belle-Bergère* et *Les Montagnards* sont déjà sur la table de tous nos écrivains de goût et d'un grand nombre de nos lettrés au Canada français.

Il est des vins que tout le monde aime, des fleurs qui agréent à tous les regards et des âmes qui s'attirent toutes les affections. Dans les récits d'une simplicité touchante, dont s'ourdit le roman ou le poème de Pourrat, il y a je ne sais quel fluide sympathique qui nous grise l'esprit, nous remplit tout le cœur et nous mouille les yeux.

Et n'est-ce pas ici une chose merveilleuse que cette langue paysanne, évocatrice d'émotions qui nous restent communes, malgré la distance et le temps, par quoi nous sommes séparés de nos cousins de là-bas ?

Les livres d'Henri Pourrat, et ceux de Pesquidoux, de Pradean, de Jean Nesmy et de Charles Silvestre, comme les chansons de Botrel, nous auront rapporté notre âme, restée au pays des aïeux dans les plis du drapeau qui repassa les mers.

En écoutant parler les paysans du Livradois, en voyant la vallée de Lagat et les monts boisés du Forez, qu'illustre le peintre Angeli, nous éprouvons une indicible nostalgie dont la source remonte à trois siècles de nous, au temps des nobles aventuriers qui transplantèrent notre race sur les terres neuves d'Amérique. Et nous réalisons de mieux en mieux que le pays de Québec reste une province intellectuelle de la France.

C'est pourquoi nous avons foi et amour envers la langue qui est nôtre. Et nous voulons garder cette langue, simple, sincère, douce et fidèle à la pensée qu'elle interprète.

Car cette langue du terroir c'est la "langue mère", celle qui ne s'est point formée à l'école, ni à la cour, ni sur mer, ni dans les forêts, mais dans les champs, chez l'ouvrier, parmi le peuple, et qui garde toute la fraîcheur, toute la bonté et toute la force de nos aïeules inoubliées.

(Suite à la page 97)